

DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Au milieu des pompes de Versailles, dans ces jardins enchantés où les peuples accouraient en foule pour contempler de plus près la gloire et les magnificences du grand Roi, quelques hommes graves, pénétrés des sévères enseignements du christianisme, se retiraient à l'écart, dans des allées solitaires, pour méditer; la Bible à la main, sur la vanité et le néant de tout ce qui se meut et respire sous le soleil. Le premier de tous par le génie, Bossuet, présidait naturellement à ces promenades et à ces réunions savantes, que le suffrage de ses contemporains décora, de son vivant même, du nom important de Concile. Là, il aimait à redire à ses amis attentifs et recueillis ce que son œil d'aigle avait découvert dans les profondeurs des livres saints, et il les invitait par son exemple à puiser à la même source ces précieux trésors qui font la joie du cœur, la lumière de l'esprit, qui opèrent la conversion du monde, et réparent abondamment, dit un saint docteur, l'indigence que nous a laissée le crime de notre premier père.

Bossuet dort dans la tombe, et la mort ne rend pas sa proie. Nous ne pouvons que féliciter l'heureux siècle qu'il éclaira de ses soudaines illuminations, ou qu'il fit retentir de ses magnifiques accents, sans espérer que l'Eglise de France redonne encore au monde ce sublime interprète des livres divins, dont il vengea si souvent la vérité, et dont il transporta les admirables et touchantes beautés dans ses écrits immortels. Mais dans ces jours de lutte ardente où un système chasse un système, quand les opinions les plus diverses se poussent, s'entrechoquent et prétendent à la gloire de rendre à l'homme le rang qui lui appartient dans l'œuvre de la création, quel esprit sérieux et impartial, mettant un instant de côté ces théories mensongères que nous ont laissés que d'amères déceptions, n'éprouve le besoin de revenir à ce livre divin, où l'Éternel a révélé son existence, manifesté ses desseins, consigné ses ordres, gravé ses décrets et déposé ses promesses? Plusieurs d'entre nous ont peut-être interrogé plus d'une fois la sagesse humaine, et ils n'en ont reçu qu'une réponse de mort.

Il est digne d'un esprit grave et réfléchi de lire et de méditer ces pages où l'on scrute les profondeurs de Dieu, et de s'assurer si ce livre qui charma notre enfance, alors que nous écoutions avec une aimable avidité, d'une bouche maternelle, le récit des miséricordes du Seigneur et les prodiges de sa puissance, n'est pas toujours digne de nos respects et de nos hommages. N'est-ce pas toujours la voix de Dieu que nous y entendons, cette voix tour à tour vive et touchante, consolante et terrible, imposante et familière, soit qu'elle instruisse Israël au milieu des Chérubins éblouissants de gloire, soit que dans les jours de propitiation et de salut, elle annonce la paix, la grâce, la vérité et la miséricorde?

Après avoir créé le ciel et la terre, Dieu avait tiré l'homme du néant, et l'honorant lui-même pour le rendre respectable à tout l'univers, l'avait formé à son image, non avec le ton impérieux d'un maître, mais avec la main bienfaisante d'un ami. Pourquoi faut-il que son orgueil l'ait fait déchoir de cette origine céleste, de ce rang suprême où Dieu l'avait élevé en le tirant de la poussière?

Un crime que l'homme avait commis, mais qu'il ne pouvait expier, le séparait de son créateur, et loin de s'humilier sous sa main puissante, il provoquait chaque jour sa colère. La terre ensevelie sous les eaux n'avait pu abattre tant d'orgueil, et en présence de ce monument terrible de la vengeance céleste, sur les fondements encore ébranlés du monde, il avait songé à élever l'édifice de sa révolte. Toute chair, nous apprend l'Écriture, avait corrompu sa voie sur la terre; ceux qui se glorifiaient d'être sages, s'étaient évanouis dans leurs folles pensées. Les anges préposés à la garde des peuples se hâtaient de les abandonner, et l'esprit de Dieu n'habitait plus au milieu de l'homme; c'était l'orgueil, la plus dangereuse des maladies, dit Saint-Chrysostôme, qui précipitait le monde dans la ruine, et le monde ne pouvait être sauvé que par les abaissements d'un Dieu fait homme. Que les philosophes, abandonnés à leurs propres forces, demandent avec anxiété sur quel point va apparaître le Libérateur et le Souverain du monde; j'ouvre les Écritures, et je vois que tous les regards des justes sont tournés vers les collines éternelles d'où va descendre le Désiré des nations. Je prête l'oreille aux accents des prophètes, et mon cœur tressaille aux chants de joie qui saluent l'aurore de leur délivrance. Je me réjouis avec Jérusalem de ce que ses maux sont finis, et de ce qu'elle a reçu du Seigneur des grâces qui surpassent ses crimes. Déjà on répare les chemins, on aplanit les routes, on abaisse les

collines, on comble les valons, car la gloire du Seigneur va éclater, et toute la terre doit voir son Sauveur. Les ministres qui vont évangéliser sont montés sur une haute montagne, et de là ils crient à pleine voix à toutes les villes de Juda: Voici votre Dieu. Ils invitent les îles à venir de loin, les rois à se prosterner à ses pieds, ses ennemis à adorer la poussière de ses pas.

Mais quand cet événement merveilleux vient à s'accomplir, d'où vient que ce n'est plus dans les Écritures le même langage? Je cherche la grandeur et la hardiesse des tours et des figures, la magnificence des descriptions, la pompe des images, et l'on ne me montre qu'un petit enfant qui vient de naître. *Parvulus natus est nobis.* Est-ce donc là celui qui doit réconcilier la terre avec le ciel, et accomplir le grand mystère du salut, promis depuis l'origine des siècles? Est-ce bien ce nouveau-né que le prophète appelle l'admirable, le conseiller, le fort, le prince de la paix, et l'objet des complaisances de l'Éternel? Quoi! le fils engendré avant l'aurore dans la splendeur des saints, serait l'enfant d'un jour? Le Dieu devant qui les sages tremblent et se couvrent de leurs ailes, serait étendu sur un peu de paille? et le maître du monde, qui pourvoit aux besoins des petits des oiseaux et revêt les fleurs des champs, n'aurait pas où reposer sa tête? Qu'il paraisse dans l'éclat de sa grandeur et de sa majesté, et Israël le reconnaitra pour ce monarque invincible qui va lui assurer l'empire sur tous les peuples de l'univers.

Sans doute, les débuts du christianisme sont obscurs, et son fondateur n'a rien qui paraisse le séparer du reste des hommes. Il naît pauvre, vit du travail de ses mains, associe à son œuvre quelques hommes obscurs, meurt sur une croix, comme un malfaiteur, d'une mort honteuse, trahi par un des siens, renié par l'autre, abandonné de tous; mais que de grands noms au sein de cette obscurité! quelle force irrésistible parmi cette apparente faiblesse! et qu'il est facile de découvrir sous l'auguste simplicité des évangiles la majesté du Fils unique qui habite dans la gloire du Père! Il paraît dans le monde, et de la face de la terre est renouvelée, l'âme purifiée reçoit un nouveau principe d'existence, nous apprenons une nouvelle manière d'adorer Dieu, et la seule agréable à ses yeux. Promesses et espérances, dit un éloquent docteur, alliance, table, vêtement, tout en un mot, tout est devenu nouveau; au lieu d'une Jérusalem terrestre, Jésus fait descendre du ciel une nouvelle Jérusalem, ornée de la gloire du Très-Haut, et parée comme une épouse pour son époux. Au lieu d'un temple matériel et sensible, il ouvre un temple spirituel où s'offrent des hosties vivantes, et au lieu de tables de pierre déposées de la loi divine, il consacre nos membres comme le sanctuaire de l'Esprit saint. La circoncision, il la remplace par le baptême, la manne par son corps, l'eau du rocher par le sang qui jaillit de son côté, la verge de Moïse et d'Aaron par la croix du calvaire, cette foule de prêtres attachés au culte lévitique par un seul pontife, et les victimes stériles, impuissantes, par l'Agneau qui doit effacer les péchés du monde. Et ne sont-ce pas des mains liées par des langes, ou clouées à une croix, qui ont enlevé les dépouilles de Damas et de Samarie, secouru les extrémités de la terre, renversé les Dieux des nations, relevé l'homme tombé dans l'abîme, dirigé ses pas sur la route du ciel?

Et vous voudriez que l'auteur de ces merveilles ne fût qu'un simple mortel? Parce qu'il s'abaisse jusqu'à nous avec une céleste et aimable condescendance, et que ses leçons s'adressent aux enfants comme aux vieillards, aux faibles comme aux forts, aux plus petits esprits ainsi qu'aux plus puissants génies, à tous les âges comme à tous les états, vous ne reconnaitriez pas en lui la source de toute grâce et de toute vérité? Blâmez donc l'enfant de famille qui parle simplement de la gloire et des richesses de la maison paternelle.

Au reste, cette simplicité du récit évangélique n'est pas moins admirable ni moins divine que la sublimité des prophètes. Jésus-Christ, dit Bossuet, parle naturellement des secrets de Dieu, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire. Mais que ses disciples prêchent aux nations le mystère du salut, que Paul abatte aux pieds de la croix de son maître toute hauteur qui voudrait s'élever contre la science de Dieu, qu'il fasse trembler l'aréopage ou le proconsul romain sur son tribunal, il faudra bien convenir que la parole de l'Éternel est toujours pleine de vertu et de magnificence.

Qui n'aimerait donc ce livre où nous est dévoilé un nouvel ordre de choses, la régénération de la nature humaine, par les abaissements, les souffrances et la mort d'un homme-Dieu! Autrefois il n'y avait rien de plus méprisable que l'homme, dit un Père de l'Église: aujourd'hui rien de plus élevé